

Supplément Littérature

Kiridi Bangoura

Suite au portrait que N. Camara vient de dresser de Kiridi Bangoura, la rédaction du supplément des arts et lettres de Panorama consacre une partie de ce numéro à l'œuvre littéraire de l'actuel ministre de l'intérieur et de la décentralisation. Pour ce faire, elle s'appuie sur une étude à paraître dans le livre « LA LITTÉRATURE GUINEENNE EN QUESTION » du critique littéraire guinéen Mohamed Salifou Keita. Ce spécialiste des questions littéraires aborde ce sujet en termes.

« Kiridi Bangoura qui porte subtilement son regard sur l'évolution de son continent et de son pays en particulier est né en 1963 à Conakry. Après son baccalauréat au Lycée 2 octobre, il est Docteur en Sociologie. Il a successivement publié chez l'Harmattan, *Sources d'Ebène*, *Le baptême des Chiots*, *Une Cabine pour deux chez les bruit des autres* et *Il était une fois L'alphabète*, Chez SAEC et la bibliothèque franco guinéenne, mise en scène par Fifi Tam Sir Niane, celle qui deviendra plus tard son épouse. Certainement il s'apprête à publier le suivant : « Les Sédiments Divers ».

Dans *Sources d'Ebène*, Il nous amène dans un univers imaginaire à travers un humour tropical, il évoque un pays imaginaire « Pays Nation » et, indexe du bout de sa plume les soubresauts de « l'homme peuple » les géoliers sans foi, des « Tontons gardiens » des expressions nouvelles dans la littérature nationale guinéenne.

Les structures et ceux qui engendrent le pouvoir dans le « Pays Nation » l'exercent dans un zèle inouï. Tout cela s'affiche virtuellement dans la narration de l'auteur.

Le symbolisme délirant de son prologue laisse percevoir le ferment de la parole noire.

« Avec les ancêtres du continent les questions étaient des tourments individuels que chaque homme gémait à son niveau sans effrayer les autres : il prenait ses questions, allait voir un sage, qui les lui monnaient en réponses. Des tas de réponses, que toute sa vie il protégerait de questions, améliorerait des débats ».

Ces ancêtres du « continent pays noir » respectaient la plénitude du pouvoir, ils étaient

« un grenier à réponses de réponses (...) »

Cet univers fictif laisse émerger le totalitarisme. Frein à tout espoir d'espérer des enfants du « Pays Nation ».

En outre, l'île perdue où les libertés sont compressées est un lieu de délivrance certaine. Ainsi, le pouvoir de « l'homme peuple » s'amenuise face à la volonté des « Zombies » de l'île perdue qui doivent leur victoire à la solidarité agissante et à l'apport d'une journaliste française exerçant son métier dans un cadre interculturel.

D'ailleurs, le trépas de l'« homme peuple » emporte aussi



des ambitions demeurées de son neveu Kedjan dont la désinvolture et le mépris vis-à-vis du « Pays Nation » voulaient mettre ce beau pays du « continent pays noir » à feu et à sang.

« (...) Un engourdissement s'emparait de l'homme peuple. De sa tête les fourmis couraient vers le bras. Ses doigts devenaient raides et ses yeux ne cillaient plus (...) il était inconscient mais coupé du monde extérieur comme un téléphone débranché (...) ».

Pourrait-il survivre demandait-il ? Kedjan au médecin (...) »

Non, Ké ! Tu ferais mieux de penser à la succession.

C'est notre tour !

Avec une mesure logique, l'évocation du village par Kiridi Di replonge le lecteur dans la perception du respect de nos traditions ancestrales puisque du coup toutes les décisions sont cristallisées autour de l'Almamé et du griot qui « enfante » la parole.

Une cabine pour deux ou une osmose littéraire

Dans le second, un guinéen, sociologue, auteur de roman et de théâtre, se retrouve en face d'une canadienne, comédienne à la télévision, au cinéma et au théâtre et se consacre à l'écriture.

Lui, c'est Kiridi Bangoura né à Conakry en 1963. Elle, Michelle Allen, née à Montréal en 1954. Boursiers du centre national du livre pour une résidence à Limoges, ils ont produit un livre sur un sujet original à partir d'échanges de textes.

En lisant ce texte, on constate l'émergence de la personnalité culturelle de ses deux auteurs à travers une différence partagée.

Tout se déroule dans un compartiment de train où « un

homme (noir) et une femme (blanche) sont face à face et ne se parlent pas.

Des discours intérieurs. Deux voix, deux observations différentes, deux visions allégres qui en disent long sur une rencontre imprévue. De l'hypocrisie à la fierté insoluble, on se retrouve dans un espace clos où le mutisme transcendant règne sur l'élan d'un dialogue suggestif. Que dirais-je, le prétexte de dix francs comme détonateur du sujet est un non dit.

Loquace, lui, il endigue l'essentiel et mets des baumes sur ce que son regard extérieur croise ; celui de l'intérieur caresse les parties sensuelles du sujet placé en face. Ne dit-il pas non plus que « les yeux sont suffisamment protégés dans le noir » ?

Au regard des yeux, des yeux inquisiteurs redoutent ceux d'en face qui déshabillent pour dessiner des courbes invisibles. C'est un choc qu'elle prend en compte dans cette rencontre imprévue.

Objet mobile sur une ligne droite comme un train lancé dans sa propre trajectoire « ce qu'il y a de bien avec un train : c'est que généralement il va en ligne droite ; ce qu'il y a de bien entre les personnes : ce sont les détours qu'elles prennent pour ne jamais se rencontrer » écrivent-ils.

Le ton des discours s'insurge pour laisser libre cours à l'introspection et à la comparaison endogénique. Lui, il évoque le sexe et l'excision : « vivez l'orgasme et vous vous porterez mieux... ».

Avec Il était une fois...

Kiridi Bangoura n'échappe pas à la règle des auteurs de pièces de théâtre. Avec son texte de théâtre « Il était une fois », L'auteur impose le symbole de la quête du bonheur. dans ce texte. Tous les fondements de la recomposition de l'intelligence se basent sur cette quête. Une vraie tragédie pour « l'alphabète » qui, lui, maîtrise les alphabets. Ironie du sort, il se retrouve au maquis des mots perdus... Cette pièce soutenue par une musique périphérique, est une œuvre majeure du fait de sa qualité intellectuelle.

A lire dans la Littérature guinéenne en question De Mohamed Salifou Keita 185 pp Editions 3P-Plus

POESIE

Nuances de GABRIELLA PESSANO

Gabriella Pessano, poétesse Italienne de la région du golfe, GENES, est une dame qui habite au bord de la mer, et qui caresse des yeux le déferlement des vagues qui flamboient dans leurs lies.

Nous avons dit qu'elle habite au bord de la mer, ce desert liquide qui renvoi souvent la visibilité de l'homme vers des nuances indescritibles.

Nous avons dit « Nuances » ? Ce mot n'est-il pas le titre de son derniers recueils de poésie ? Un ensemble d'une centaine de poèmes tapis dans des images d'une pureté rare. Pour y parvenir, elle s'inspire du tableau d'un ami peintre pour stimuler sa vision de la vie, de l'existence, de l'interpénétration culturelle, expression d'un amour achevé.

Cette poétesse amoureuse des mots affichant sa compassion pour les déshérités vit-elle dans la solitude ?

« (...) De ma solitude, j'ai fait ma force ».

Gabriella Pessano replonge sa création poétique dans une nuance subtile.

Voyons, dans le poème

« le train » Lella ou la petite

« puce pour ses amis

n'oublie nullement

les instants, féériques

viens.

« Je veux écrire sur toi

maintenant / tu m'as

prise.../je veux écrire

sur toi avant que le train

ne s'arrête dans le

brouillard peuplé de ...

souvenirs évanescents »

L'auteur du train à la

page 17 de ce recueil

de poèmes cristallise les moments forts de ces instants dans

un dialogue teinté de désirs.

« Ton corps s'approche à nouveau du mien/ je t'ai dit.../Que

veux-tu faire ? /tu m'as dit/ Je te désire encore, et moi j'ai

pensé / tu m'a donné l'amour ».

Sortait-elle de là pour s'engouffrer dans un train qui inexorablement arrive à destination ?

Ecoutons là !

« Le train s'est arrêté, je suis arrivée. /Mais sans brouillard

dans ma tête /Le souvenir est vif, douloureux/... Et j'ai pleuré

de moi ».

Nous avons dit qu'à travers les mots nuances, elle nous

amène dans la spirale interculturelle en se fondant dans des

rythmes primitifs.

Dans « Danses tribales », elle recherche à rejoindre les « origines

de l'homme/ (Des) origines des sons /... (des) couleurs / ... (des) origines des mots : » pour retrouver l'enchantement de l'harmonie du silence ».

Ces sucres de mots symbolisent-ils le cheminement de l'auteur

à travers des rencontres inouïes qui laissent des souvenirs

vivaces ou des traces indélébiles dans l'écriture de SONIA ?

En parlant de sa condition féminine dans le poème « Chérie », on comprend aisément qu'elle s'est construite un cocon pour vivre sa condition humaine.

« (...) la curasse que j'ai construite pour défendre ma faiblesse de femme se dissout et me laisse fragile comme une fillette si tu m'appelles « Chérie ».

Evidemment, elle n'oublie ni les échos de la nuit, ni les voix lointaines venues d'ailleurs.

Chambre d'hôtel en pénombre /Sur le paquet /Des habits éparpillés/ sur le lit défilé /deux corps assouvis unique, échos,

les voix d'un film de la télé traversant un temps /désormais n'existent plus.

A travers ce recueil de poèmes, nuances Pessano Gabriella est au sommet de la création poétique. Elle nous réserve des surprises à travers des souvenirs impérissables qu'elle porte en elle.

Souvenir (Page 93)

Je me souviens

De t'avoir rêvé

Et sur le lit

De mon cœur

Tu as dansé

Quelle magie !



Mohamed Soumah